

Julia Kerninon

# buvard



la brune au rouergue

## **Présentation**

Cela ressemble à quoi, un écrivain ? Quand Lou passe pour la première fois la porte de Caroline N. Spacek, il ne connaît d'elle que ses livres. D'ailleurs, il ne comprend pas pourquoi elle a accepté de le recevoir, lui, le simple étudiant. À 39 ans, Caroline N. Spacek vit recluse dans la campagne anglaise, après avoir connu une gloire précoce et scandaleuse. Enfant terrible de la littérature, ses premiers romans ont choqué par la violence de leur univers et la perfection de leur style. Issue d'un milieu marginal, elle a appris très jeune à combattre, elle a aussi appris à fuir.

Mais Lou va l'appriivoiser. Alors ensemble, durant un été torride, ils vont reconstruire une trajectoire minée de secrets.

## **Julia Kerninon**

*Buvard est le premier roman en littérature générale de Julia Kerninon, 27 ans.*

© Éditions du Rouergue, 2014

ISBN : 978-2-8126-0657-1

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Julia Kerninon



buvard

Une biographie de Caroline N. Spacek

la brune au rouergue



*À la mémoire de Ginger.*



Nous croyons que nous pouvons  
être abandonnés [...].

Thomas Bernhard, *Maîtres anciens*.





J'ai rencontré Caroline N. Spacek cet été torride, il y a un an. Après avoir lu tous ses livres d'une traite, j'avais fini par lui envoyer une lettre *via* sa maison d'édition lui demandant si elle accepterait de m'accorder une interview. L'interview s'est avérée tellement longue que ce livre en a découlé – puisque je suis arrivé chez elle un après-midi de juillet et reparti seulement en septembre, au terme de neuf semaines passées avec elle sous sa véranda à boire et parler et boire et parler et remettre inlassablement des piles dans le dictaphone.

L'été dernier, j'avais vingt-quatre ans et Caroline en avait trente-neuf – mais quand elle descendait me rejoindre pour le petit déjeuner dans le salon, gracile, pieds nus en kimono dans le soleil et la fraîcheur encore inaltérée de sept heures, on lui en aurait donné quinze à peine. Dans la journée, elle me quittait pour aller écrire, et après le dîner, sur la terrasse éclairée par les bougies antimoustiques, les traits accusés de son visage semblaient ceux d'une squaw centenaire, mystérieusement blonde, et exténuée. Elle semblait vieillir au fur et à mesure de la journée, et je trouvais merveilleuse cette manière qu'elle avait d'être neuve tous les matins et vénérable tous les soirs, cette régularité qui faisait une boucle

comme si sa vie n'arrêtait pas de recommencer pendant qu'elle me la racontait.

Elle vivait depuis déjà presque quatre ans dans cette propriété aux abords d'Exeter, dans le Devon. Elle avait acheté la maison avec les droits de l'adaptation cinématographique de son septième roman, *Tu ne m'auras jamais*. En me faisant visiter, Caroline m'avait dit que même si elle l'adorait, la baraque ne valait pas ce qu'elle avait donné en échange, vu le film *pourri* qu'ils avaient tiré du roman.

Située sur une hauteur, la maison était entourée d'une galerie sur laquelle Caroline avait installé des fauteuils et une balançonne. Dans le jardin, il y avait des pêcheurs, des pommiers et des roses-thé, deux cerisiers, un magnolia – *Mon idée de la richesse, c'est un palmier dans le jardin*, elle disait, et il y en avait un. À l'intérieur, dans le salon baigné de lumière pratiquement toute la journée, deux canapés en cuir brun, une table basse, une table haute, un poêle en faïence, et des étagères et des étagères de livres, couvrant deux murs entiers. Caroline disait : *J'ai la bibliothèque. Tu vois ? Tout ça, c'était à lui, et c'est à moi aujourd'hui. Dans la joie, dans la douleur, dans la santé et dans la maladie – légataire universelle.* Un peu partout, il y avait aussi ces trucs que j'avais d'abord pris pour des moulages en plâtre, mais qui s'étaient avérés être des sculptures de marbre. Cuisine américaine, avec un bar en teck et du carrelage à motifs. À l'étage, la salle de bains, deux chambres, celle où je dormais cet été-là et la sienne, et puis son bureau, lequel était pratiquement vide à l'exception d'une table, une chaise, une machine à écrire, et une affiche du film *Attack of the 50 ft. Woman*, sur laquelle une walkyrie bronzée en bikini blanc écrase une voiture de police entre ses ongles aiguisés. Caroline disait, en haussant les épaules : *Quand les journalistes parlent de localiser l'origine de l'écriture, je voudrais leur montrer mon bureau.*

Ce premier jour, gravissant la légère côte d'herbe jusqu'à la maison, j'essayais de me rappeler pourquoi j'avais décidé de l'interviewer. Son nom était entouré du nuage de poussière qu'aurait laissé un troupeau au galop, ce qui expliquait peut-être que je ne l'avais pas lue plus tôt. Je venais de finir ma première année de thèse, et j'avais ouvert un livre d'elle par hasard, parce que le titre m'avait plu, *Hamac*, et dans ce livre-là et tous les autres que j'avais lus dans la foulée, happé, il y avait quelque chose qui m'avait frappé, frappé comme avec un poing obstinément fermé. J'avais passé cinq jours dans un fauteuil à lire son œuvre intégrale, et j'étais en train de finir le dernier quand mon amant, Piet, m'avait pris dans ses bras pour me demander *ce qui m'arrivait* – et c'était tellement difficile à expliquer que j'avais commencé à penser qu'il faudrait que je trouve un moyen de parler à Caroline N. Spacek. Lui faire ouvrir les doigts. Savoir ce qu'elle dissimulait au creux de sa paume.

Dans sa grande sagesse, Piet avait essayé toutes sortes d'arguments solides pour me dissuader, mais quand *elle* m'avait envoyé son adresse par retour de courrier, il m'avait conduit à Schiphol sans discuter, bouche bée. J'avais voyagé de longues heures blanches en me demandant par quel miracle elle avait accepté de me recevoir, et j'étais arrivé là.

Elle m'attendait sur la galerie, au premier regard plus grande que ce que j'avais imaginé – je me rappelle avoir été frappé quand je l'ai vue, parce que bizarrement, elle m'avait fait un peu l'impression d'un enfant que j'aurais quitté des années auparavant et dont je n'avais pas pu prévoir la croissance avant de la trouver là debout devant moi, prête à tout m'expliquer – presque tout.



## **PARTIE 1**



Après s'être levée pour me serrer la main, Caroline s'était assise sur un fauteuil au soleil, dehors, et m'avait désigné le siège près du sien. Posé là, enfin immobile après le trajet cahotant en bus d'Exeter jusqu'au trou d'herbe où elle vivait, j'avais soudain douté de la justesse de ma présence ici. La femme qui me faisait face maintenant – yeux d'acier, jambes interminables dans un pantalon laissant voir deux pieds aux ongles laqués de rose rouge – ressemblait tellement peu à un écrivain qu'il paraissait absurde que j'aie pu vouloir à un moment l'interroger au sujet de *son œuvre*, pousser l'indélicatesse jusqu'à pénétrer sa propriété pour la questionner, elle, à propos de livres portant son nom. J'avais été à deux doigts de me relever, demander pardon pour lui avoir fait perdre son temps, et repartir en sens inverse, confus, mais Caroline N. Spacek ne m'avait pas laissé le choix :

– Alors, mon lapin, par où est-ce que tu veux commencer ?

Elle souriait en parlant, d'un sourire un peu féroce, alors j'avais balbutié que j'avais apporté un dictaphone.

– Très bien.

Elle avait tendu la main et je n'avais rien pu faire d'autre que lui remettre la machine. Elle s'était assurée de la présence

d'une cassette, avant de presser le bouton REC d'un geste sûr.

Même ses mains étaient bronzées. Elle les avait croisées derrière sa nuque, comme pour me dire : *Allons-y. Tu as voulu voir à quoi ressemblait un écrivain ? Je t'attends.* Mais à ce moment-là, j'étais resté muet.

Comme si la regarder ne me demandait pas déjà toute mon énergie. Après tout, c'était la première fois de ma vie que je voyais un écrivain d'aussi près, et rien ne m'avait préparé à ça. Caroline me regardait aussi, et finalement, elle avait eu un petit rire.

– Et voilà. Vous êtes tous les mêmes. Vous m'envoyez vos atroces petites lettres qui me donnent l'impression que votre survie dépend de moi, je vous fais venir, je prends le temps pour ça, et une fois arrivés ici vous restez collés à me mater comme des imbéciles. Et c'est pathétique. Fais-le savoir, quand tu partiras d'ici. Va leur dire de ma part que je ne suis à personne d'autre que moi et que je ne réponds pas au téléphone. Que je ne donne rien et que je ne reçois plus personne. Moi non plus, je ne sortirai plus de mon lit pour moins de dix mille dollars – parce que dans mon lit, je travaille. Et il n'y a rien qui m'intéresse davantage aujourd'hui. Dis-leur. Et qu'ils me laissent en paix.

Elle avait dit tout ça d'un ton extraordinairement calme, en enfonçant ses yeux dans les miens comme des clous, détendue, campée confortablement dans son fauteuil, une cigarette à la bouche. C'était un mensonge – il y avait des années qu'elle n'avait reçu personne – mais dans ma confusion, je l'avais oublié, et ses reproches m'avaient frappé de plein fouet. J'avais rougi de honte, parce que je ne savais pas comment lui expliquer à quel point elle était intimidante. J'étais resté silencieux



sous l'attaque, et je devais avoir l'air vraiment pitoyable comme ça – parce qu'alors, avant que j'aie le temps de comprendre ce qui se passait, Caroline avait éteint la machine et s'était mise à parler.